LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Vendredi 14 Décembre 1787.

PAR M. ANDRIEUX.

Prix, 30 sols.



A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis la Barriere des Sergens.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DAIGLEMONT, oncle.	M. Courcelles.
DAIGLEMONT, son neveu.	M. Raymond.
FOLLEVILLE.	M. Granger.
JULIE, fille de M. Daiglemont.	Mlle Carline.
L'HOTESSE.	Mme Gonthier.
DESCHAMPS.	M. Valleroy.
JOURDAIN.	M. Perigny.
MICHEL.	M. Thomassin.
UN VALET.	

La Scène est à Paris, dans la salle commune d'un Hôtel garni.

LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon. Sur l'un des côtés une porte qui donne dans un cabinet.

SCÈNE I.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

Il le faut avouer, depuis huit jours entiers
Nous vivons sagement, grace à nos créanciers.
Nous ne sortons jamais; une raison très-forte
T'empêche de passer le seuil de cette porte :
Dans mon hôtel garni tu vins très-prudemment
Occuper la moitié de mon appartement.
Je te tiens, en ami, fidelle compagnie;
Comment te trouves-tu de ce genre de vie?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE.

Pourquoi? Caché sous le nom de Derbain,
Les Huissiers, les Records te chercheront en vain;
Leur meute est en défaut; tu lui donnes le change.

DAIGLEMONT.

Oui; mais parbleu, l'ennui qui m'assomme, les venge.
Si je pouvois sortir !....

FOLLEVILLE.

Tu le pourrois, vraiment,
Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant,

Qui pour quinze cents francs a contre toi sentence ;
Tu fis cette méchante affaire en mon absence :
Où diantre ton esprit étoit-il donc alors ?
C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps ;
Moi, je ne fais jamais cette sottise étrange ;
Des billets tant qu'on veut ; point de lettres de change.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, et par l'ennui pressé,
A Dortis mon cousin je me suis adressé.
Je le prie en deux mots de me prêter la somme
Dont j'ai besoin ...

FOLLEVILLE.

Tu vas recourir à cet homme
Que tu ne vois jamais ? Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur ; c'est un dernier moyen
Que j'ai voulu tenter, faute d'autre ressource.

FOLLEVILLE.

Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse.

DAIGLEMONT.

Ta bourse ? elle est à sec.

FOLLEVILLE.

Elle va se remplir ;
J'ai fait certain projet, et s'il peut réussir !
L'idée en est hardie, et fortement conçue !
Je compte aujourd'hui même en apprendre l'issue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FOLLEVILLE. *déclamant.*

Non ; *pour être approuvés,*
De semblables desseins veulent être achevés (1).

SCÈNE II.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS
entre, une lettre à la main.

DAIGLEMONT.

Ah ! ah ! sachons un peu ce que Deschamps m'annonce,

(1) Mithridate, Acte III, Scène I.

Cette lettre à la mienne est-elle une réponse ?

DESCHAMPS.

Non, Monsieur.

(*à Folleville.*)

C'est pour vous.

FOLLEVILLE.

De Nantes ? Ah ! ma foi,
Peut-être....

DAIGLEMONT, *à Deschamps.*

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi ?

DESCHAMPS.

Il n'étoit pas chez lui ; j'ai laissé votre lettre :
Si-tôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, *qui a décacheté, dit avec joie :*

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont ;
Embrasse-moi.

DAIGLEMONT.

Pourquoi ?

FOLLEVILLE.

Mais embrasse-moi donc.
Les effets, avec moi, répondent aux paroles.
Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles,
Mon ami, ce n'est rien, je veux vous obliger.
Ne me refusez pas ; ce seroit m'affliger.
Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change ? et d'où diantre vient-elle ?

FOLLEVILLE.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle ?

FOLLEVILLE.

Oui, sans doute, de lui.

DAIGLEMONT.

Elle est de mille écus, et payable....

FOLLEVILLE.

Aujourd'hui,

A vue. Oh ! nous n'aurons point à souffrir d'escompte.
J'aime fort les effets dont l'échéance est prompte.

DESCHAMPS.

Il paroît que mon plan a très-bien réussi.

DAIGLEMONT.

Quoi ! Deschamps est au fait ?

FOLLEVILLE.

Sans doute ; en tout ceci
Ses secours m'ont vraiment été très-nécessaires.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Connoissant l'état de vos affaires,
J'ai déployé mon zele en ce besoin urgent,
Et c'est moi qui procure à Monsieur cet argent.

DAIGLEMONT.

Mais comment ?

DESCHAMPS.

Devinez, je vous le donne en mille.

FOLLEVILLE.

Je veux bien t'épargner une peine inutile.
Tiens, de l'énigme ici tu trouveras le mot.
Lis.

DAIGLEMONT.

Qu'est-ce qui t'écrit ?

FOLLEVILLE.

C'est Monsieur Guillemot.

DAIGLEMONT.

Qui ? le vieux factotum de mon oncle ?

FOLLEVILLE.

Lui-même.

DAIGLEMONT *prend la lettre, et lit.*

Vous n'imaginez pas quelle douleur extrême
A causée à Monsieur la mort de son neveu,
Votre ami.... Votre ami ? Mais dis-moi donc un peu ;
Parleroit-il de moi par hasard ?

FOLLEVILLE.

Je le pense.

DAIGLEMONT.

Est-ce que je suis mort ?

FOLLEVILLE.

Que sait-on ? Lis ; avance.

DAIGLEMONT *continue à lire.*

Vous avez très-bien fait, dans un si grand malheur,
De m'écrire d'abord cette triste nouvelle ;
J'ai su de mon cher Maître adoucir la douleur
Par les ménagemens que m'a dictés mon zele.

FOLLEVILLE.

Oh ! Monsieur Guillemot est un garçon prudent.

DAIGLEMONT *lit.*

Monsieur approuve fort que, dans ces circonstances,
Vous n'ayez épargné ni les soins ni l'argent ;
Il faut vous rembourser de toutes vos avances.

FOLLEVILLE.

Mais c'est fort juste.

DAIGLEMONT *lit.*

Ici vous trouverez inclus
Un bon effet de mille écus ;
C'est, suivant votre état général de dépenses,
Ce que vous ont coûté Médecin, Chirurgien,
Gens qui font très-souvent plus de mal que de bien,
Et la Garde et l'Apothicaire,
Les frais de sépulture et ceux du luminaire.
Il en coûte bien cher pour mourir à Paris,
Et les enterremens, Monsieur, sont hors de prix.

FOLLEVILLE.

Oh : c'est que je t'ai fait un convoi magnifique.

DAIGLEMONT.

Je te suis obligé ; la ressource est unique.

FOLLEVILLE.

Lis donc jusqu'à la fin.

DAIGLEMONT *lit.*

Le défunt, dites-vous,
Laisse quelques petites dettes :
Voyez les créanciers, avertissez-les tous
De tenir leurs quittances prêtes ;
J'irai, sous peu de jours, à Paris les payer.
Adieu, Monsieur : de tous vos soins mon Maître

Me charge, encore un coup, de vous remercier ;
Il vous aime toujours ; et moi, j'ai l'honneur d'être....

FOLLEVILLE.

Très-bien ; je suis charmé d'être à temps averti.
De ce voyage-là nous tirerons parti ;
Nous ferons bien payer les dettes au bonhomme,
Et nous accrocherons encore quelque somme.

DAIGLEMONT.

Le tour est incroyable, et j'en suis stupéfait;
On me croit mort ?

FOLLEVILLE.

Un peu.

DAIGLEMONT.

Mais comment as-tu fait
Pour prouver ?....

FOLLEVILLE.

J'ai fourni la preuve la plus claire ;
Deschamps m'a délivré ton extrait mortuaire.

DAIGLEMONT.

Quoi ! ce coquin a fait un faux ?

FOLLEVILLE.

Bien entendu.
Eh mais, ne faut-il pas qu'il soit un jour pendu ?
Qu'il le soit pour un faux, ou bien pour autre chose.....

DESCHAMPS.

A mes dépens toujours Monsieur s'amuse et glose.
Je pense qu'il me fait, en cette occasion,
L'honneur d'être jaloux de mon invention.
Dans ce tour peu commun éclate mon génie,
Et c'est un des beaux traits qu'on lira dans ma vie.

DAIGLEMONT, *à Folleville.*

As-tu pu te servir d'un semblable moyen,
Tromper ainsi mon oncle ? Oh ! cela n'est pas bien.
Tu sais, pour son neveu, jusqu'où va sa tendresse.

FOLLEVILLE.

Oui ; plains-toi ; j'aime assez cette délicatesse.
Imbécile, sens donc ce que l'on fait pour toi.
De Nantes à Paris, tu vins, ainsi que moi,

Pour

Pour nous former dans l'art de Cujas et Barthole :
Nos parens comptoient bien qu'en une bonne école,
Tous les deux avec fruit nous ferions notre Droit;
Mais comment travailler dans un si bel endroit,
Parmi les agrémens dont cette ville abonde ?
On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde,
On y trouve à choisir mille plaisirs divers :
Mais tous ces plaisirs-là, par malheur, sont fort chers;
Nous le savons trop bien par notre expérience.
Nous n'avons nullement épargné la dépense,
Et depuis dix-huit mois que nous sommes ici,
Nous avons bien mangé de l'argent, Dieu merci.
Aussi pour en avoir, que de ruses ourdies !
Combien n'avons-nous pas compté de maladies,
Tandis que nous étions en parfaite santé,
Et des Cours où jamais nous n'avons assisté,
Et le Maître d'Anglois, les mois d'Académie,
Et de ce Droit sur-tout la dépense infinie !
Notre rare savoir devroit être envié,
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé.

DAIGLEMONT.

Nos ressources enfin se sont bien affoiblies.
Si nos parens encore ignorent nos folies,
Au moins nous ont-ils fait sentir, par vingt refus,
Que nos dépenses....

FOLLEVILLE.

Oui; l'argent ne venoit plus;
Nous étions mal : Deschamps m'a fourni cette idée
De supposer ta mort; moi, je l'ai hasardée :
Le tour nous réussit, et je trouve plaisant
Que tu touches les frais de ton enterrement.

DAIGLEMONT.

Cet argent vient très-bien pour me tirer de gêne;
Mais je songe à mon oncle, à sa cruelle peine....

FOLLEVILLE.

Bon! bon! songe plutôt au plaisir qu'il aura,
Quand son neveu défunt à ses yeux reviendra :
Quelle douce surprise!

DAIGLEMONT.

Et ma pauvre cousine,
Que j'adore, qui m'aime, est encor plus chagrine!
Comme elle va pleurer!

FOLLEVILLE.

Mais en revanche aussi
Comme d'autres riront! Tiens, je crois voir d'ici
Plusieurs de tes parens, qui, pensant qu'ils héritent,
D'une si prompte mort tout bas se félicitent:
Ils vont prendre ton deuil, se partager ton bien;
Mais ils te le rendront.

DAIGLEMONT.

Ma foi, je n'en sais rien.
Enfin, l'extrait fait foi contre mon existence;
Ils me chicaneront; tu verras.

FOLLEVILLE.

Oui; sentence
Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer
Mort, et te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT.

Si mon cousin pouvoit, contre toute espérance,
De mes quinze cents francs me faire encor l'avance!

FOLLEVILLE.

Oh! tu n'en serois pas long-temps embarrassé;
Ce seroit, je t'assure, un fonds bientôt placé.

DAIGLEMONT.

C'est assez discourir; permets que je te dise
D'aller au plus pressé; va toucher sans remise
Les mille écus.

FOLLEVILLE.

J'y vais: toi, tandis que je sors
Et que je réglerai les choses au-dehors,
Travaille ici; revois l'état de tes affaires;
Fais pour tes créanciers des billets circulaires;
Mande-leur de venir, et qu'ils sont trop heureux,
Puisqu'on va les payer et finir avec eux;
Bien entendu pourtant qu'ils seront raisonnables,
Et feront sur leur dû des remises passables.

DAIGLEMONT.

Ma foi, tu sais fort bien qu'en leur donnant moitié,
Il n'en est pas un seul qui ne fût trop payé.

FOLLEVILLE.

Allons, tout ira bien; sois sans inquiétude;
Je suis plus las que toi de notre solitude;
Il est temps d'en sortir, et de nous dissiper.
Ce soir, en certain lieu, je te donne à souper.
Je t'ai fait, par besoin, mourir de mort subite;
L'argent comptant revient, et je te ressuscite.
Adieu, je vais courir: dans deux heures au plus
Je reviens te chercher.

DAIGLEMONT.

Je compte là-dessus.
Bon jour, dépêche-toi.

SCÈNE III.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DAIGLEMONT.

JUSQU'A ce qu'il arrive,
A mes chers créanciers il faut donc que j'écrive....

DESCHAMPS.

Ecoutez donc, Monsieur; mon esprit attentif
Observe ici qu'il faut un petit correctif.

DAIGLEMONT.

Pourquoi donc?

DESCHAMPS.

Vous allez très-fort vous contredire;
Quand on est mort, je crois qu'on ne peut pas écrire.

DAIGLEMONT.

As-tu trouvé cela sans faire un grand effort?
Je compte bien aussi dater d'avant ma mort.

DESCHAMPS.

Bon.

DAIGLEMONT.

A mes créanciers je m'en vais faire entendre....

DESCHAMPS.

Quoi?

DAIGLEMONT.

Que dans l'autre monde étant près de me rendre,
Moi, je n'ai pas voulu, débiteur scrupuleux,
Partir pour si long-temps, sans prendre congé d'eux.
Il faut des procédés.

DESCHAMPS.

Ma foi, c'est très-honnête;
Ils en seront touchés.

DAIGLEMONT.

J'ai mon dessein en tête.
Laisse faire; mon style énergique et concis
Amollira leurs cœurs dans l'usure endurcis;
Je veux que, tout contrits de leurs fraudes notoires,
Eux-mêmes de moitié réduisent leurs mémoires.
Parbleu, si j'en allois faire d'honnêtes gens,
Cela seroit bien beau! Ne perdons point de temps;
Va chercher là-dedans mes papiers, je te prie,
Tout de suite....

DESCHAMPS.

Allons; c'est une plaisanterie,
Monsieur; vous n'avez point de papiers, entre nous,
A moins que ce ne soit quelques vieux billets doux.

DAIGLEMONT.

Tu verras que tu sais mieux que moi mes affaires?
Je n'ai pas des papiers importans, nécessaires,
Griffonnés, presque tous de la main des Huissiers,
Et dont m'ont fait présent Messieurs mes créanciers?
Des assignations, des comptes, des mémoires?....

DESCHAMPS.

Ah! j'y suis. Je m'en vais vous chercher ces grimoires;
Cela doit faire un beau recueil.

SCÈNE IV.

DAIGLEMONT *seul.*

Nous allons voir
Si j'aurai le talent d'attendrir, d'émouvoir!
C'est par le vieux Jourdain qu'il faut que je commence;
Le drôle à tout propos vante sa conscience;

Même dans son quartier il passe pour dévôt.

SCÈNE V.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

Voila, je crois, Monsieur, les papiers qu'il vous faut;
Vous aurez à les lire une peine effroyable,
Et je les tiens écrits de la griffe du Diable.

DAIGLEMONT.

C'est bon.

DESCHAMPS.

Monsieur a-t-il encor besoin de moi?

DAIGLEMONT.

Non, pas pour le moment; j'écrirai bien sans toi.

DESCHAMPS.

Je vais donc là-dedans voir l'objet de ma flamme.

DAIGLEMONT.

Tu t'es fait l'amoureux de cette vieille femme,
De l'Hôtesse?

DESCHAMPS.

Ma foi, Monsieur, n'en riez pas,
Elle en vaut bien la peine; et quoique ses appas
Aient au moins quarante ans, ils ont fait ma conquête.

DAIGLEMONT.

Là, sérieusement?

DESCHAMPS.

D'honneur, j'en perds la tête.
La bonne dame est veuve, et je lui sais du bien;
Et moi je suis garçon, Monsieur, et je n'ai rien.

DAIGLEMONT.

Ah! tu dois l'adorer; je n'en suis plus en peine.

DESCHAMPS.

Que voulez-vous? Je suis un cadet du bas Maine;
J'ai du ciel, en naissant, reçu, pour tout avoir,
Un grand fonds de mérite, et je le fais valoir.
J'épouserai; j'en ai pardevers moi des preuves,
Et les jolis garçons ont des droits sur les veuves.

SCÈNE VI.

DAIGLEMONT, *seul.*

FAISONS notre travail. Justement, c'est Jourdain
Dont le compte d'abord me tombe sous la main.
Voyons-le. « Dix coupons de belle mousseline;
« Trente aunes de basin, cent vingt de toile fine ».
Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir;
J'achetois la matin pour revendre le soir....
« Total, six mille francs ». Juif, comme tu me voles!
C'est beaucoup si j'en ai tiré deux cents pistoles...
Allons; mettons-nous bien en situation;
Prêchons à mon voleur la restitution.
(*Il se met à écrire.*)
---Bon! superbe début! c'est un trait de génie!
---Ecrivons gravement; je suis à l'agonie.
---L'écriture tremblée.---Il n'aura nul soupçon.
---Mon épître vaudra celle de Cicéron.
---Cela va bien.--Oui.- C'est ainsi qu'il faut s'y prendre.
---Quel ton persuasif! --Mons Jourdain doit s'y rendre.
Relisons. « Vieux coquin, dans une heure au plus tard,
» Je serai mort; adieu. Toute rancune à part,
» Je veux bien te donner des avis salutaires.
» Amende-toi; renonce à tes gains usuraires;
» Songe qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui,
» On est fort mal reçu, chargé du bien d'autrui.
« Je crois pouvoir, sans qu'on me blâme,
» De ton mémoire au moins retrancher la moitié:
» Ce que j'en fais, mon cher, c'est par pure amitié,
» Et pour le salut de ton ame.
» De ton mémoire ainsi réduit,
» Mon oncle recevra copie;
» Il te paiera sans scandale et sans bruit:
» Mais si, pour ton malheur, il te prend fantaisie
» De vouloir contester, tu peux compter, vieux fou,
» Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou ».

SCÈNE VII.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

DANS cet hôtel garni, Monsieur, un homme arrive,
Qui porte une figure assez rébarbative :
Il demande Monsieur Folleville.

DAIGLEMONT.

Et sais-tu
Qui c'est ?

DESCHAMPS.

Non ; il est vieux, passablement vêtu.

DAIGLEMONT.

Ah ! puisque te voilà, sers-moi de secrétaire.
Tiens, fais de cette lettre un second exemplaire ;
Puis tu porteras l'un au bon homme Jourdain,
Et l'autre au Bijoutier, à Monsieur Valentin.
Dis-leur bien qu'elle étoit depuis long-temps écrite.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Allez-vous recevoir la visite
Du quidam ?

DAIGLEMONT.

Non ; il vient demander de l'argent :
C'est quelque créancier, si ce n'est un Sergent.
Parbleu ! tu devois bien tâcher de le connoître.

DESCHAMPS.

Mais vous-même à l'instant saurez qui ce peut être :
Je crois qu'il vient ; passez dans ce cabinet-ci,
D'où l'on entend très-bien ce qui se dit ici.

(M. DAIGLEMONT, *oncle*, *derriere le Théâtre.*)
Entrons dans la Maison.

DAIGLEMONT.

Eh ! mais.... je crois entendre....
Oui, c'est lui...c'est sa voix...O ciel ! quel parti prendre?
C'est mon oncle....

DESCHAMPS.

Votre oncle ?

DAIGLEMONT.

Eh ! vîte, cachons-nous.

(Ils emportent les papiers, et se sauvent dans le cabinet.)

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, L'HOTESSE.

M. DAIGLEMONT.

MONSIEUR de Folleville est sorti, dites-vous ?

L'HOTESSE.

Oui, Monsieur ; mais il doit revenir tout à l'heure.

M. DAIGLEMONT.

Puisque dans cet hôtel ce jeune homme demeure,
J'y veux loger aussi. Vous aurez sûrement,
Pour ma fille et pour moi, chez vous un logement ?

L'HOTESSE.

Certainement, Monsieur, et j'ose vous répondre
Que vous serez content. Je tiens l'hôtel de Londre.
Sans vouloir me flatter ; je puis dire qu'ici,
Il ne vient que des gens comme il faut, Dieu merci.

M. DAIGLEMONT.

J'en suis persuadé. Le jeune Folleville,
Que fait-il, dites-moi, dans cette grande ville ?

L'HOTESSE.

Mais, Monsieur, ce qu'y font beaucoup de jeunes gens.
Il ne demeure ici que depuis peu de temps.
Rarement je l'ai vu. Puis de mes locataires
Je ne dois ni savoir ni conter les affaires.
Les gens de notre état sont bavards, curieux ;
Grace au ciel, je n'ai point ces défauts-là.

M. DAIGLEMONT.

Tant mieux.

L'HOTESSE.

Sur tout ce que je sais j'ai grand soin de me taire,
Et ne veux point savoir ce dont je n'ai que faire :
Je ne peux pas souffrir les indiscrétions
De ces gens qui toujours vous font des questions.
Monsieur vient à Paris pour affaires, je pense ?

M.

M. DAIGLEMONT.

Oui; par voir Folleville il faut que je commence.

L'HOTESSE.

C'est monsieur votre fils ?

M. DAIGLEMONT.

Non.

L'HOTESSE.

Ou votre neveu ?

JULIE.

Hélas ! non.

L'HOTESSE.

Je trouvois.... Il vous ressemble un peu....
Il vous connoît du moins ?

M. DAIGLEMONT.

Oh : beaucoup, et je l'aime
De tout mon cœur.

L'HOTESSE.

Ici chacun en fait de même,
Et c'est qu'il le mérite. Entre nous, je crois bien
Qu'il s'amuse à Paris ; est-on jeune pour rien ?
Le plaisir à cet âge est l'importante affaire ;
Depuis huit jours au reste il est fort sédentaire ;
Un de ses bons amis avec lui s'est logé ;
Celui-là, par exemple, est un garçon rangé ;
Il s'appelle Derbain ; il aime les sciences,
Et sur-tout la physique et les expériences :
Enfermé dans sa chambre, il travaille toujours,
Et n'a pas mis le pied dehors tous ces huit jours.

M. DAIGLEMONT.

Ne puis-je pas le voir ?

L'HOTESSE.

Vous en êtes le maître ;
Il est là.

M. DAIGLEMONT.

Je serois charmé de le connoître ;
Je vais le saluer, et lui dire bon jour.
De Folleville ainsi j'attendrai le retour.
(Il s'approche avec l'Hôtesse de la porte du cabinet.)

L'HOTESSE.

La clef est à la porte.

M. DAIGLEMONT *tourne la clef, et ne peut pas ouvrir.*

Eh bien donc ?

L'HOTESSE.

Poussez ferme.

M. DAIGLEMONT.

Mais je crois qu'on retient la porte.

(On met un verrou en dedans.)

Ah ! l'on s'enferme.

L'HOTESSE.

C'est qu'il est occupé ; je vous l'avois bien dit.
Vous le dérangeriez.

M. DAIGLEMONT.

Allons, cela suffit.

(Il crie à travers la porte.)

Ne vous dérangez pas, Monsieur, je vous supplie ;
J'en serois désolé ; j'aime qu'on étudie.
Je ne sais pas pourquoi nos gens ne viennent pas ;
Je vais, pour les chercher, retourner sur mes pas.
(A Julie.)
Toi, reste avec Madame. Allons, ma bonne amie,
Tâche ici d'oublier ton chagrin ; je t'en prie.
Adieu. *(Il l'embrasse.)*

SCÈNE IX.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HOTESSE.

MADEMOISELLE, à ce que je conçois,
Voit Paris aujourd'hui pour la premiere fois?

JULIE.

Oui, Madame.

L'HOTESSE.

Et sans doute elle en est bien joyeuse ?

JULIE.

Pas beaucoup.

L'HOTESSE.

Quoi ! si jeune, et si peu curieuse !
Savez-vous bien qu'il n'est au monde qu'un Paris ?
Chaque étranger qui vient est enchanté, surpris ;
Rien n'est si beau !.... Par-tout c'est un bruit ! une foule!
Sans des plaisirs nouveaux aucun jour ne s'écoule.
Il faut aller tout voir, Comédie, Opéra.

JULIE.

Qui ? moi ? j'irai par-tout où mon pere voudra.

L'HOTESSE.

Comment donc ? aux plaisirs êtes-vous insensible ?

JULIE.

Les goûter à présent me seroit impossible.

L'HOTESSE.

Pauvre enfant ! quelle est donc sa situation ?
Aurions-nous par hasard quelque inclination,
Quelque tendre penchant qu'un pere désapprouve ?
Ah ! je sais bien alors quel chagrin on éprouve,
Moi, j'ai passé par-là. Pour vous mieux désoler,
D'un vieux mari, peut-être, on veut vous affubler.
Car voilà comme on fait... Les malheureuses filles !
Toujours on les marie au gré de leurs familles,
Jamais au leur... Je vois... Vous venez à Paris
Acheter des bijoux, des étoffes de prix,
Enfin tout ce qu'il faut quand on entre en ménage,
Le trousseau?... n'est-ce pas ?... A quand le mariage?

JULIE.

Mon pere n'est pas homme à me sacrifier,
Et c'est moi qui ne veux jamais me marier.

L'HOTESSE.

Ah ! jamais ; ne jurons de rien, Mademoiselle ;
Mais enfin, d'où vous vient cette peine cruelle ?
Je crois le deviner ; soyez de bonne foi ;
Je m'y connois un peu ; vous aimez, je le voi ?

JULIE.

Ah ! Dieu !

L'HOTESSE.

Là, faites-moi la confidence entiere.

Je suis fort indulgente en pareille matiere.
Au fait, est-ce pour rien que nous avons un cœur ?
Puis, si vous aimez, c'est en tout bien, tout honneur.
Dites-moi, votre amant est-il jeune, sincere.
Vous écrit-il ? a-t-il l'aveu de votre pere?
Viendra-t-il à Paris ? est-il un peu jaloux?

JULIE.

Hélas! il pouvoit bien être connu de vous.

L'HOTESSE.

Bon ! comment? il a donc habité cette ville?

JULIE.

C'étoit l'intime ami de Monsieur Folleville.
Plus d'une fois sans doute il est ici venu.

L'HOTESSE.

Comment le nommoit-on ?

JULIE.

Daiglemont.

L'HOTESSE.

Je n'ai vû
Personne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris ?

JULIE.

Il n'est plus ; c'est sa mort que je pleure.
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui ;
Je l'aimai le premier ; je n'aimerai que lui.

L'HOTESSE.

Quoi ! votre amant est mort ! quel malheur effroyable !
D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Ensemble dès l'enfance élevés tous les deux,
Nous avions mêmes goûts, mêmes soins, mêmes jeux:
Je le voyois sans peine adoré de mon pere ;
Ce n'étoit qu'un cousin, je l'aimois plus qu'un frere....
Je n'ai plus rien au monde, et n'y veux point rester.

L'HOTESSE.

Mademoiselle, aussi c'est trop vous attrister ;
L'usage de Paris est différent du vôtre :
Quand on perd un amant, on se pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur est réelle, et durera toujours.

L'HOTESSE.

Bon ! bon ! soyez ici seulement quinze jours....

JULIE.

J'ai besoin de repos ; je me sens un peu lasse ;
Faites que l'on me donne une chambre, de grace.

L'HOTESSE.

Dans votre appartement je vais vous installer.

SCÈNE X.

L'HOTESSE, JULIE, DESCHAMPS *sort du cabinet.*

L'HOTESSE.

PARDON ; je vois quelqu'un qui voudroit me parler.
Je m'en vais dire... Hola!..viendra-t-on quand j'appelle?
(Un valet paroît.)
Au grand appartement menez Mademoiselle.
Excusez-moi ; bientôt j'irai vous retrouver.

JULIE.

Restez ; seule chez moi je vais lire ou rêver.

SCÈNE XI.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

AH ! vous voilà, ma Reine. A la fin on vous trouve.
Lisez-vous dans mes yeux le transport que j'éprouve?
De joie, en vous voyant, mon cœur est chatouillé.

L'HOTESSE.

Le plaisir, près de vous, tient le mien éveillé.

DESCHAMPS.

Ça, quand épousons-nous ? car chez moi cela presse.

L'HOTESSE.

Et moi, je crains ; je vais n'être plus ma maîtresse.

DESCHAMPS.

Pourquoi donc ? Nous ferons un ménage si doux,
Que dans votre maison.... La maison est à vous,
N'est-ce pas ?

L'HOTESSE.

Oui, vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HOTESSE.

Oh! trente,
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux! qu'ils sont vifs et perçans!

L'HOTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui? moi? Je dis ce que je sens.
Votre mobilier paroît considérable.?

L'HOTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable.

L'HOTESSE.

J'ai beaucoup travaillé; Dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t-on de cela? Fi donc! N'eussiez-vous rien,
Je vous préférerois, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes?

L'HOTESSE.

Très-peu; d'ailleurs bientôt je compte rembourser.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, *en l'embrassant.*

Je veux vous embrasser.
Je ne puis résister au desir qui me brûle.

L'HOTESSE.

Finissez donc, Monsieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce scrupule?

L'HOTESSE.

Eh! mais....

DESCHAMPS.

Ne suis-je pas votre futur époux?

L'HOTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien, que craignez-vous?
Au point où nous voilà, vos refus sont bizarres;
Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HOTESSE.

Non. Femme qui les donne, assez souvent les perd;
Et je ne suis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes vœux soit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher cœur. J'ai des courses à faire;
L'amour cede au devoir; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FOLLEVILLE *entre gaîment, une bourse à la main.*

J'AI touché notre argent !... Ménageons cette bourse..
On n'use pas deux fois d'une telle ressource...
Mille écus !.... A présent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt....
On nous l'envoye exprès... Ce cher oncle !... je l'aime...
Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même;
Heureusement pour nous, il est très-loin d'ici...

(Il appelle du côté du cabinet.)

Tout va bien.... Daiglemont... Daiglemont..

SCÈNE II.

FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT, *entrant tout d'un coup par un autre côté.*

Me voici.

FOLLEVILLE.

Comment, Monsieur, c'est vous?

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; moi-même.

FOLLEVILLE.

Est-il bien vrai ?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette surprise extrême ?
Vous me saviez ici ? Vous m'appeliez ?

FOLLEVILLE.

Moi ? Non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-distinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

J'en suis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela se peut, sans doute ;
C'est l'effet des regrets que mon ami me coûte ;
Bien souvent je le nomme, et malgré son trépas,
Insensé ! je l'appelle ; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'est la marque certaine.
Sa mort m'a fait aussi la plus affreuse peine !....
Vous ne m'attendiez pas, je pense ?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me suis à venir décidé tout d'un coup,
Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reste.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je suis, je vous proteste,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerois tout autant que vous fussiez chez vous.
Risquer votre santé ! voyager à votre âge !

M. DAIGLEMONT.

J'avois chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

Il falloit qu'il le fit, et je suis affligé
Par intérêt pour vous....

M. DAIGLEMONT.

Je vous suis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous serez mal ici ; la maison est mesquine.

M. DAIGLEMONT.

Je serai près de vous ; cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah ! ... Vous avez reçu
Une lettre, un effet ?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'est parvenu.
Par exemple, pourquoi vous presser de me rendre
Cette misere-là ? Je pouvois bien attendre ;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu:
Cela ne valoit pas...

M. DAIGLEMONT.

Cela vous étoit dû ;
C'étoient des déboursés, et qui, par leur nature....

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un instant gêné, je vous assure.

M. DAIGLEMONT.

Oh ! ça, je vais un peu voir mon appartement ;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non ; restez, mon cher; point de cérémonie.

SCÈNE IIII.

FOLLEVILLE *seul.*

OH ! parbleu, nous voilà dans un bel embarras !
Comment sortirons-nous d'un aussi mauvais pas ?
Si le bon homme va découvrir le mystere,

Il sera contre nous d'une horrible colere ;
Mais de mon plan toujours assurons le succès ;
Que d'abord l'oncle paye, et qu'il se fâche après.

SCÈNE IV.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

FOLLEVILLE *va à la porte du cabinet.*

Hé, notre ami, sais-tu que ton oncle lui-même...

DAIGLEMONT.

Est ici. Tu nous mets dans une peine extrême,
Et qu'y gagnerons-nous ?

FOLLEVILLE.

Mais d'abord mille écus,
Qu'en fort beaux louis d'or à l'instant j'ai reçus.
Hé, Deschamps, veille un peu, que l'on ne nous surprenne.

DESCHAMPS.

J'ai l'œil bon, Dieu merci ; ne soyez point en peine.
Si quelqu'un vient, j'aurai soin de vous avertir.

DAIGLEMONT.

Où ton adresse enfin pourra-t-elle aboutir ?
Là, dis-moi maintenant ce que nous allons faire ?

FOLLEVILLE.

Il n'est pas trop aisé de nous tirer d'affaire.

DAIGLEMONT.

Je le crois.

FOLLEVILLE.

Je ne vois qu'un moyen d'en sortir.

DAIGLEMONT.

Quel est-il ?

FOLLEVILLE.

Ma foi, c'est de te laisser mourir.
Toi défunt, il n'est plus nécessaire de feindre ;
Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre ;
Ni moi non plus ; cela nous met tous en repos.
Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

DAIGLEMONT.

Ris ; dis-nous des bons mots d'un air plaisant et leste.
Sais-tu qu'il faut avoir bien de l'esprit de reste,

Pour en vouloir fourrer par-tout comme tu fais ?
Je vais tout avouer à mon oncle ; je vais
Me jetter à ses pieds ...

FOLLEVILLE.

Oui, je te le conseille ;
Prends-moi le ton pleureur ; il te sied à merveille ;
Va faire le nigaud : tu n'as donc pas de cœur ?
Je te demande où sont les sentimens, l'honneur ?

DAIGLEMONT.

Mais, encore une fois, que faut-il que je fasse ?

FOLLEVILLE.

Je vais te l'indiquer ; car un rien t'embarrasse.
Notre projet enfin, jusqu'ici bien conduit,
Pour être dérangé, n'est pas encor détruit.
Ton oncle ne sait pas le fin de notre histoire ;
Il te croit toujours mort : eh bien, laissons-le croire.
Toi, dans ce cabinet, renferme-toi sans bruit ;
N'en sors pas un instant ; si-tôt qu'il fera nuit,
Tu partiras, muni d'une bourse assez ronde ;
Et dans quelque retraite agréable et profonde,
Tandis que ton trépas causera nos soupirs,
Tu vivras à ton aise au milieu des plaisirs.

DAIGLEMONT.

Et tu feras payer mes dettes ?

FOLLEVILLE.

Je l'espere.

DAIGLEMONT.

C'est que c'est là le point important de l'affaire.

FOLLEVILLE.

En as-tu fait l'état ? Peux-tu me le donner ?

DAIGLEMONT.

Pas encore.

FOLLEVILLE.

Avant tout, il faut le terminer.
Tes créanciers, voyons, que leur as-tu fait dire ?

DAIGLEMONT.

Tantôt à quelques-uns j'ai pris le soin d'écrire
Qu'on leur payeroit moitié.

FOLLEVILLE.

Fort bien. Mon cher Deschamps,
Il faut nous seconder.

DESCHAMPS.

Volontiers ; j'y consens.

FOLLEVILLE.

Fais autour de notre oncle exacte sentinelle ;
Entends, observe tout ; sois prêt, si je t'appelle.
(*A Daiglemont*).
De ton état passif allons nous occuper ;
Viens ; le succès en vain semble nous échapper ;
J'en réponds ; tu verras, en affaire pareille,
Que j'exécute encor mieux que je ne conseille.

(*Folleville et Daiglemont rentrent dans le cabinet.*)

SCÈNE V.

DESCHAMPS *seul.*

Laissez-moi faire, allez ; je ne suis pas un sot,
Et je prétends ici vous aider comme il faut.
Quelqu'un vient.... C'est notre oncle.... Il a tort. Comment diantre ?
Là dedans à présent il ne faut pas qu'il entre ;
Cherchons quelque moyen de l'arrêter ici...
Il s'agit de mentir.... c'est aisé... m'y voici.

SCÈNE VI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Folleville est chez lui ? Sans doute il est visible,
N'est-ce pas, mon ami ?

DESCHAMPS.

Que vois-je ? Est-il possible ?
Ah ! Monsieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT.

Que veux-tu ?
D'où nous connoissons-nous ? Tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS.

Oh ! cela ne fait rien. Je sais vous reconnoître.

Vous ressemblez si fort à feu mon pauvre maître !
Il faut que vous soyez son oncle Daiglemont :
Oui, Monsieur, c'est vous-même, et mon cœur m'en
répond.

M. DAIGLEMONT.

Tu servois mon neveu ?

DESCHAMPS.

Jugez de ma disgrace ;
Vous sentez que sa mort m'a fait perdre ma place :
Il n'a pu me garder. Ah ! quel événement !
Je l'ai donc vu mourir ce jeune homme charmant,
Qui menoit à son âge une vie exemplaire,
Qui, dès qu'il se montroit, étoit certain de plaire,
Beau comme un ange.... Enfin, c'étoit votre portrait.

M. DAIGLEMONT.

Il me ressembloit fort ; oui, chacun le disoit.
Mais adieu ; je vais voir Folleville.

DESCHAMPS *le retenant.*

Ah ! j'espere
Que vous compatirez, Monsieur, à ma misere.
Hélas ! j'ai sur les bras ma femme et quatre enfans.

M. DAIGLEMONT.

Je te plains. Mais il faut que j'entre là-dedans.

DESCHAMPS, *le retenant encore.*

Monsieur, les malheureux aiment qu'on les écoute,
Qu'on les plaigne ; et c'est là le service sans doute
Qu'on rend plus volontiers ; car il ne coûte rien.

M. DAIGLEMONT.

Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

DESCHAMPS.

Monsieur, pour un moment si je vous intéresse,
Je suis content... Me voir si fort dans la détresse !....
Feu Monsieur me disoit : Deschamps, reste avec moi ;
Tu ne manqueras pas ; je prendrai soin de toi ;
Si je viens à mourir, je prétends et j'ordonne
Que jamais après moi tu ne serves personne,
Et je n'oublierai pas de faire un testament,
Afin de te laisser de quoi vivre aisément.

Mais il est brusquement parti pour l'autre monde....
En pleurs, lorsque j'y pense, il faut bien que je fonde....
Etre emporté si vite !... Ah ! j'en perdrai l'esprit.

M. DAIGLEMONT.

Le pauvre malheureux ! Vraiment, il m'attendrit.
Va, je te placerai comme il faut ; sois tranquille.
Mais, encore une fois, je veux voir Folleville.
Adieu.

DESCHAMPS.

Pardon, si j'ose encor vous arrêter.
C'est que réellement je ne puis vous quitter.

SCÈNE VII.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS, FOLLEVILLE *sort du cabinet.*

M. DAIGLEMONT.

Ah ! vous voilà, mon cher? chez vous j'allois me rendre.

FOLLEVILLE.

Comment ! Est-ce qu'ici l'on vous a fait attendre ?

M. DAIGLEMONT.

Il n'importe ; le temps ne m'a pas semblé long.
Et je causois avec cet honnête garçon.

DESCHAMPS.

Oui ; j'amusois Monsieur.

M. DAIGLEMONT.

C'est un bon domestique,
A ce qu'il paroît ?

FOLLEVILLE.

Lui ? c'est un sujet unique.

M. DAIGLEMONT.

Et Daiglemont devoit en être bien content ?

FOLLEVILLE.

Daiglemont ? .... en faisoit l'éloge à chaque instant.

M. DAIGLEMONT.

Puisque vous m'en rendez un si bon témoignage,
Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.
Prends ce double louis à compte.

DESCHAMPS.

En vérité,

Monsieur, c'est déjà plus que je n'ai mérité.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, tous tes discours montrent une belle ame :
Va, va-t'en retrouver tes enfans et ta femme;
Consoles-les; dis-leur qu'à partir d'aujourd'hui,
Je prétends devenir leur pere, et ton appui.

DESCHAMPS.

Je n'avois pas compté recevoir ce salaire;
Mais on gagne toujours quelque chose à bien faire.

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Ça, parlons des motifs qui m'amenent ici.
Vous nous avez mandé que dans ce pays-ci,
Mon neveu, que je plains, a laissé quelques dettes;
Moi-même je verrai comment elles sont faites;
Je suis assez surpris qu'il ait pu s'endetter.
Puis de l'occasion j'ai voulu profiter
Pour faire voir Paris à ma pauvre Julie,
Et la distaire un peu de sa mélancolie.
Cet enfant se désole; elle aimoit son cousin;
Je cherche les moyens d'adoucir son chagrin,
Et c'est pour elle aussi que j'ai fait le voyage.

FOLLEVILLE.

Tout cela me paroît on ne peut pas plus sage.

M. DAIGLEMONT.

Savez-vous à peu près combien doit mon neveu?

FOLLEVILLE.

Mais, Monsieur, c'est selon; il doit beaucoup et peu.

M. DAIGLEMONT.

Comment l'entendez-vous?

FOLLEVILLE.

Cela peut vous surprendre;
Mais dans l'instant, je crois, vous allez me comprendre:
Envers ses créanciers il a bien reconnu
Qu'il leur devoit beaucoup; mais il a peu reçu.

M. DAIGLEMONT.

Mais vous me parlez là de mauvaises affaires;

Il a donc contracté des dettes usuraires?

FOLLEVILLE.

Un jeune homme peut-il emprunter autrement?
Il faut qu'au poids de l'or il achete l'argent.

M. DAIGLEMONT.

De voir les créanciers il faut que je m'occupe.

FOLLEVILLE.

Je pourrai vous aider à n'être pas leur dupe.

M. DAIGLEMONT.

Oui? Comment?

FOLLEVILLE.

J'ai sur eux de bons renseignemens;
Et Daiglemont lui-même, à ses derniers momens,
A fait l'état au vrai de ses dettes passives,
Dûment apostillé de notes instructives.

M. DAIGLEMONT.

Vous me le remettrez?

FOLLEVILLE.

Très-Volontiers.

M. DAIGLEMONT.

C'est bon.

FOLLEVILLE.

Ces Messieurs aisément n'entendront pas raison;
Mais pour mieux parvenir à la leur faire entendre,
Offrez de les payer comptant, et sans attendre;
Ils se décideront; ils sont gens à savoir
Très-bien ce que par heure un écu peut valoir.
Plus tard on leur rendroit, plus il faudroit leur rendre.

M. DAIGLEMONT.

Très-grand merci des soins que vous voulez bien prendre.

FOLLEVILLE.

Bon! c'est avec plaisir, et par pure amitié:
Je voudrois que déjà vous eussiez tout payé.

M. DAIGLEMONT.

Nous verrons tout cela... Mais que nous veut ma fille?

SCÈNE

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

L'HOTESSE me fait fuir; sanscesse elle babille;
Son caquet à la fin me lasse et m'étourdit.

M. DAIGLEMONT.

Mais sans trop prendre garde à tout ce qu'elle dit,
Cela te distrairoit, tu serois plus tranquille.
Ma chere enfant, tu vois Monsieur de Folleville;
C'étoit le bon ami du pauvre Daiglemont.

FOLLEVILLE *saluant Julie.*

Puis-je vous assurer de mon respect profond?

JULIE.

Monsieur....

M. DAIGLEMONT.

Tu te plais mieux toute seule?

JULIE.

Mon pere,
Je vous fais de la peine; excusez.

M. DAIGLEMONT.

Va, ma chere,
(à Folleville.)
Je ne puis t'en vouloir. Encor de nouveaux pleurs.

FOLLEVILLE *à Julie.*

Je suis loin de blâmer vos regrets, vos douleurs.
De mon ami pour vous j'ai connu la tendresse;
Mais on peut vaincre enfin la plus juste tristesse.
Nous nous empresserons tous de vous consoler.

M. DAIGLEMONT.

Il a grande raison; on ne peut mieux parler.
(à Folleville.)
Allons voir nos Messieurs. Ma fille, je vais faire
En sorte de finir promptement toute affaire;
Puis à tes moindres vœux, tout prêt à consentir,
Tu n'auras qu'à vouloir, pour te bien divertir.

(Ils sortent tous, excepté Julie.)

SCÈNE X.

JULIE *seule.*

Ah ! dieu ! dans le chagrin dont je suis tourmentée,
De quels amusemens pourrois-je être flattée ?
Il n'en est plus pour moi .. Cher cousin . Non, jamais...
Je sens bien à présent à quel point je l'aimois....
Je le perds...pour toujours... Cette idée est affreuse.
Je ne le verrai plus ... Ah ! pleure malheureuse,
Pleure... Oh ! si je pouvois, une fois seulement,
Le revoir, lui parler ! ... ne fût-ce qu'un moment ! ....
Pour un moment si doux, je donnerois ma vie....

SCÈNE XI.

JULIE, DAIGLEMONT *sort du cabinet.*

JULIE.

Ah ! grand Dieu ! me trompé-je ?

DAIGLEMONT.

O ma chere Julie,

JULIE.

Il me parle ! ... Est-il vrai ? ... Daiglemont, est-ce toi ?

DAIGLEMONT.

Ma charmante cousine, ah ! n'aie aucun effroi !

JULIE.

Je ne t'ai point perdu ?

DAIGLEMONT.

Revois celui qui t'aime.
Oui, je vis, et pour toi je suis toujours le même;
Sur un récit trompeur, cesse de me pleurer.

JULIE.

Mais explique-moi donc ? ....

DAIGLEMONT.

Il faut te déclarer
La vérité ; J'étois .. Ciel ! on vient ; prenons garde ;
C'est l'Hôtesse ; feignons ; car c'est une bavarde.

SCÈNE XII.

JULIE, DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Ah ! ah ! Monsieur Derbain, je vous rencontre ici ?

JULIE.

Monsieur Derbain ? .... Mais...

DAIGLEMONT.

Oui ; c'est moi qu'on nomme ainsi,
Mademoiselle.

L'HOTESSE *à Julie.*

Et vous, pourquoi donc, je vous prie,
Nous fuir ? Pour vous livrer à votre rêverie ?
Mais Monsieur votre pere, en sortant, m'a prescrit
De chercher les moyens d'égayer votre esprit.
Je ne vous quitte plus.

JULIE.

C'est avoir trop de zèle.

DAIGLEMONT.

Moi, j'arrive, et j'ai fait peur à Mademoiselle,
En entrant tout d'un coup ; j'ai mal pris mon moment.

JULIE.

Oui, vous m'avez causé beaucoup d'étonnement ;
Mais je ne m'en plains pas.

L'HOTESSE.

Ah ! vous êtes si bonne !
(*à Daiglemont.*)
Je cherche à consoler cette jeune personne ;
Aidez-moi, s'il vous plait ; causons un peu tous deux ;
Cela l'amusera.

DAIGLEMONT.

De bon cœur ; je le veux.
Eh ! tenez, je m'en vais vous conter une histoire
Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

L'HÔTESSE.

Voyons donc.

DAIGLEMONT.

Vous savez comme les jeunes gens,
Pour dépenser ici, rançonnent leurs parens ;
Ils ont, pour les tromper, des ruses incroyables.

L'HOTESSE.

C'est que tous ne sont pas, comme vous, raisonnables.

DAIGLEMONT.

Or écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, est fort de mes amis.
L'autre suppose un jour que son cher camarade
Est mort, après avoir été long-temps malade;
A l'oncle du défunt il écrit tristement,
Lui coute avec détails la mort, l'enterrement,
En réclame les frais; l'oncle, honnête et brave homme,
S'empresse d'envoyer une assez forte somme...

L'HOTESSE.

S'il n'est pas vrai, le conte au moins est bien trouvé.

DAIGLEMONT.

Un conte? ... Point du tout; le fait est arrivé.

JULIE.

Tant pis; je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez; mon ami n'en étoit point complice;
Il n'a même à la ruse en rien contribué;
C'est sans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE.

Ces deux Messieurs menoient une belle conduite!

DAIGLEMONT.

Enfin, de mon récit écoutez donc la suite.
L'oncle arrive; jugez quel embarras cruel!
Pour mon ami sur-tout un chagrin bien réel
Vint de ce qu'il aimoit, et de toute son ame,
Une jeune beauté bien digne de sa flamme;
Dès l'âge le plus tendre, il en étoit épris...

JULIE.

Et peut-être il l'avoit oubliée à Paris?

DAIGLEMONT.

Oh! non; elle n'est pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, et pour toute sa vie:
Aussi, sans désespoir, il ne pouvoit songer
Qu'elle alloit de sa mort peut-être s'affliger;
Et quoiqu'il n'eût pas eu de part au stratagême,
Il se le reprochoit, s'en vouloit à lui-même
Du chagrin qu'elle avoit senti... Mais, par bonheur,

Il trouva le moyen de la tirer d'erreur,
Lui peignit son amour, son repentir sincere;
Pensez-vous qu'elle fût bien long-temps en colere?
Que fit-elle? Voyons; daignez le deviner.

JULIE.

Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

L'HOTESSE.

Oh! je le gagerois. Voilà comme nous sommes!
On ne nous passe rien; nous passons tout aux hommes.

DAIGLEMONT.

Elle fit plus encore.

JULIE.

Eh! quoi donc? Pour le coup...

DAIGLEMONT.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvoit beaucoup,
Elle avoit de l'esprit, une grace adorable;
Elle en obtint l'oubli d'une faute excusable;
Même on dit que l'hymen d'elle et de son amant,
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénoûment.

JULIE.

Ah! vous brodez, Monsieur.

L'HOTESSE.

J'aime fort cette histoire.

JULIE.

Oui; mais au dénoûment, je n'ose guere croire.
Jugez, en apprenant comme tout s'est passé,
A quel point l'oncle doit se trouver offensé.
La paix, après cela, n'est pas aisée à faire.

DAIGLEMONT.

Ah! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en mêliez.

JULIE.

Je n'ose m'en flatter.
J'y ferois mes efforts; vous pouvez y compter.

DAIGLEMONT.

Pardon, Mademoiselle; il faut que je vous quitte.

L'HOTESSE.

Vous êtes bien pressé; pourquoi partir si vite?

DAIGLEMONT.

Oh ! c'est bien à regret.

(bas à Julie.)

Mon oncle peut venir.

JULIE.

Monsieur, je ne veux point ici vous retenir.
Pourtant à vos récits je prêterois l'oreille
Avec bien du plaisir. Vous contez à merveille.

DAIGLEMONT.

Ah ! si le dénoûment n'en étoit plus douteux,
L'histoire que j'ai dite en vaudroit beaucoup mieux.

SCÈNE XIII.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HOTESSE.

Il vous a divertie ; oui, la chose est certaine.

JULIE.

Son entretien m'a plu ; j'en conviendrai sans peine.

L'HOTESSE.

Je m'en suis aperçue ; et ce Monsieur Derbain,
Pour être aimable, vaut, je crois, votre cousin.

JULIE *souriant.*

Mais je le crois aussi.

L'HOTESSE.

Bon ! cela vous fait rire?

Vous serez consolée, ai-je eu tort de le dire ?
Je mettois quinze jours ; mais je vois maintenant,
Grace à Monsieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE *seule.*

Je reviens en ces lieux, et mon cœur m'y ramene:
Quel bonheur ! quelle joie incroyable et soudaine !
Cher cousin ! Je voudrois le revoir, lui parler ! ...
Si cela se pouvoit sans qu'on vînt nous troubler !
Déjà quelqu'un ? Combien cela me contrarie !

SCENE II.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, M. JOURDAIN, M. MICHEL, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

ENTREZ Messieurs, entrez ; sans façons, je vous prie.
Vous veniez pour me voir, et je sors de chez vous.
Ainsi fort à propos nous nous rencontrons tous.
(*Appercevant Julie.*)
Ah ! ma fille, c'est toi ?

JOURDAIN.

Charmante demoiselle!

MICHEL.

On est heureux d'avoir une fille si belle !

M. DAIGLEMONT.

Eh ! que faisois-tu là ?

JULIE.

Qui ? moi ? je vous attends ;
Avec ces Messieurs-là serez-vous bien long-temps ?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais ; nous avons des affaires ensemble ;
Daiglemont s'est beaucoup endetté, ce me semble.
Ce sont des créanciers qu'il me laisse à payer.

JULIE.

Il faut finir cela sans vous faire prier.
Ces Messieurs sont des gens honnêtes, j'en suis sûre ;
L'exacte probité se peint sur leur figure :
Demandez-leur ; ils ont trop d'honneur, de vertu,
Pour venir réclamer plus qu'il ne leur est dû.

JOURDAIN.

Je dis... Mademoiselle... Oh ! vous êtes bien bonne.

MICHEL.

Voilà ce qui s'appelle une aimable personne.

JULIE.

Terminez promptement ; ensuite dans Paris
Nous nous promenerons ; vous me l'avez promis ;
Vous me ferez tout voir, les jardins, les spectacles :
On dit que c'est ici le pays des miracles ;
Quant à moi, je conviens que je n'aurois pas cru,

En arrivant, y voir ce que j'ai déjà vu.

M. DAIGLEMONT.

Eh! mais! comme elle est gaie! et comme elle babille!
Est-il rien si léger que l'esprit d'une fille?
Vous avez vu tantôt les pleurs qu'elle a versés.

JULIE.

Oh! mes plus grands chagrins à présent sont passés,
Et même le moment n'est pas bien loin, j'espere,
Où je n'en aurai plus du tout. Adieu, mon pere.
Bon jour, Messieurs.

M. DAIGLEMONT.

Bon jour.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Je serois enchanté
Que cette chere enfant retrouvât sa gaîté.
Oh! ça, Messieurs, je suis à vous. Mais le jour baisse;
Holà, de la lumiere.

(*Un Valet apporte des bougies, qu'il pose sur la table.*)

Il suffit; qu'on nous laisse.
Pour nous entendre mieux, d'abord asseyons-nous.

MICHEL.

Bien vu.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur Jourdain, ça, commençons par vous.

JOURDAIN.

Volontiers; mon objet n'est pas considérable.
Puis, je crois que Monsieur est juste et raisonnable,
Et qu'il ne voudroit pas qu'on perdît avec lui.
Le commerce est vraiment périlleux aujourd'hui.
Regardez... du défunt voilà bien l'écriture,
Et sa reconnoissance au bas de ma facture.

M. DAIGLEMONT.

Voyons... Six mille francs. Vous vous moquez, je crois:
Quoi! pour deux mille écus de toile en dix-huit mois?

Je

Je vous demande un peu ce qu'il en a pu faire.

JOURDAIN.

Je n'en sais rien, Monsieur ; ce n'est pas mon affaire.
Jai vendu, j'ai livré ; je ne sais que cela ;
Il faut que l'on me paye.

FOLLEVILLE.

Ah ! doucement ; j'ai là
Certains renseignemens qui doivent nous apprendre
Comment Monsieur Jourdain a le talent de vendre.

JOURDAIN.

Monsieur, je suis Syndic de ma Communauté,
Et je n'ai rien à craindre en fait de probité.
Je suis connu; depuis quarante ans que j'exerce...

FOLLEVILLE.

Oh ! Monsieur le Syndic sait le fin du commerce.
Ça, ne nous fâchons pas, mon cher Monsieur Jourdain.
De Daiglemont aussi vous connoissez la main.
Voici....

JOURDAIN.

D'ailleurs, Monsieur, l'article est sur mes livres.

FOLLEVILLE.

Il est encore ici ; tenez : « Six mille livres.
» Il est vrai que Jourdain m'a vendu sur ce pié ;
» Mais Durand, son voisin et son associé,
» M'a racheté le tout avec deux tiers de perte ;
» Par ce moyen, pour moi leur bourse s'est ouverte ;
» J'ai reçu l'argent ; mais la toile et le basin
» N'ont fait qu'aller de l'un dans l'autre magasin ».

JOURDAIN.

Monsieur, à tout cela je ne dois rien entendre ;
Quand on se fait Marchand, je crois que c'est pour vendre.
Les temps sont durs, Monsieur, et tout n'est pas profit :
L'on vit comme l on peut.

FOLLEVILLE.

Eh ! oui ; c'est fort bien dit.
Monsieur Jourdain raisonne en pere de famille ;
Aussi dit-on qu'il vient de marier sa fille
Avec un Procureur : il a donné comptant

Vingt mille écus de dot.

JOURDAIN.

Et je n'ai plus d argent.

FOLLEVILLE.

On vous en donnera ; mais rendez-vous traitable.

M. DAIGLEMONT.

Et vous, Monsieur Michel, serez-vous raisonnable ?
Voyons, que vous faut-il ?

MICHEL.

Vous l'allez voir bientôt.
Mon affaire est très-simple ; et cela n'a qu'un mot.
C'est de l'argent prêté ; j'ai le billet en poche.
Le voici. J'ai long-temps attendu, sans reproche.
Il est de cent louis, que vous m'allez compter.

FOLLEVILLE.

Ah ! vous nous permettrez d'abord de consulter
Nos notes ; le défunt tout exprès les a faites.

MICHEL.

Monsieur...

FOLLEVILLE.

Tenez... « Michel... C'est l'article ou vous êtes.
» Cent louis, par billet, que j'ai dans peu de temps
» Trois fois renouvelé ; j'ai reçu neuf cents francs.

M. DAIGLEMONT.

Oh ! c'est trop fort ; vit-on jamais pareille usure ?

MICHEL.

Monsieur, je ne crois pas mériter cette injure,
Pour avoir obligé Monsieur votre neveu ;
Je l'aimois tendrement....

M. DAIGLEMONT.

Il y paroît, parbleu !
Quel métier faites-vous ?

MICHEL.

Monsieur, je fais la banque,
Et j'avance au public des fonds, quand il en manque.
Vous entendez fort bien, lorsque l'on fait un prêt,
Qu'il faut en retirer un certain intérêt.
N'est-ce pas que l'argent qu'en mon coffre je serre,

Je pourrois l'employer en de bons fonds de terre,
En maisons, en contrats? J'en recevrois des fruits.
Qu'importe la façon dont ils me sont produits.

M. DAIGLEMONT.

Vous savez employer au mieux votre fortune,
Et vous faites, mon cher, trois récoltes pour une.

MICHEL.

Oui; mais les non-valeurs, les risques que je cours...

M. DAIGLEMONT.

Oh! çà, Messieurs, tranchons d'inutiles discours;
Je vous offre à chacun moitié de vos créances;
Voyez; l'argent est prêt; faites-moi vos quittances.

JOURDAIN.

Cela ne se peut pas.

MICHEL.

Moi, je veux tout ou rien.

M. DAIGLEMONT.

Décidément?

JOURDAIN.

Très-fort.

M. DAIGLEMONT.

Quittons cet entretien;
Messieurs, vous finiriez par m'échauffer la bile;
Je vous laisse. Venez, suivez-moi, Folleville.

MICHEL.

Ce n'est pas avec moi qu'on devroit marchander.

M. DAIGLEMONT.

Songez qu'avant ce soir il faut vous décider.
Adieu; retenez bien ma derniere parole.
Aujourd'hui, la moitié; demain, pas une obole.

SCÈNE IV.

JOURDAIN, MICHEL.

JOURDAIN.

Quel part prendrez-vous?

MICHEL.

Eh! mais, il est tout pris;
A ces manieres-là nous sommes aguerris.

Vous verrez qu'on doit faire une avance très-forte,
Sans que l'argent vous rentre, et sans qu'il vous rapporte.

JOURDAIN.

Et s'ils vont nous plaider ?

MICHEL.

Quoi ! cela vous fait peur,
Tandis que vous avez un gendre Procureur ?

JOURDAIN.

J'entends mal les procès.

MICHEL

Oh ! qu'à cela ne tienne,
Mon ami ; je suivrai votre affaire et la mienne ;
En nous réunissant, il en coûtera moins.
Vous en ferez les frais ; j y donnerai mes soins.

JOURDAIN

Mais l'écrit du défunt qu'ils viennent de nous lire,
En justice ils auront grand soin de le produire ?

MICHEL.

Eh ! que fait cet écrit? On ne le croira pas.
Pensez-vous que le mort revienne de là-bas,
Tout exprès pour plaider contre nous, pour se plaindre?

JOURDAIN.

Mais non ; je ne crois pas que cela soit à craindre.
Il m'en avoit pourtant menacé...

MICHEL.

Bon ! Comment ?

JOURDAIN.

Par ce billet ; lisez ; à la fin seulement.

MICHEL *lit.*

Tu peux compter qu'exprès je reviendrai.... Folie !
Vous sentez bien que c'est une plaisanterie ;
On n'est point effrayé d'un mot comme cela,
Quand on a de l'esprit...

JOURDAIN.

Oh ! oui, quand on en a...

MICHEL.

Est-ce que vous croyez aux revenans ?

JOURDAIN.

Moi ? guere.

MICHEL.

Un peu ?

JOURDAIN.

Mais...

MICHEL.

Bon ! ce sont des comptes de grand'mere;
Chez les honnêtes gens, personne n'y croit plus.

JOURDAIN.

Ne badinez donc pas, de grace, là-dessus.

MICHEL.

On fait sur ce sujet bien des récits bizarres;
Il faut s'en défier; les esprits sont très-rares...

DAIGLEMONT *dans le cabinet, sans se montrer, et grossissant sa voix.*

Vous êtes un frippon.

MICHEL.

Plaît-il, Monsieur Jourdain ?

JOURDAIN.

Moi, je n'ai point parlé.

DAIGLEMONT *de même.*

Vous êtes un coquin.

JOURDAIN.

Vous dites ?

MICHEL.

Pas un mot.

DAIGLEMONT *de même.*

Vous apprendrez, canaille,
Si c'est impunément que d'un mort on se raille.

MICHEL.

Nous ne sommes pas seuls.

DAIGLEMONT *de même.*

Craignez d'être traités
Aussi séverement que vous le méritez.

JOURDAIN.

Juste ciel ! c'est sa voix !

MICHEL.

Mais je crois reconnoître
En effet...

JOURDAIN.

De ma peur je ne suis pas le maître.

SCÈNE V.

JOURDAIN, MICHEL, DAIGLEMONT, *sort du cabinet, souffle les bougies; on baisse les lampes, le théâtre est dans l'obscurité.*

DAIGLEMONT.

Scélérats!

(Jourdain et Michel *tombent par terre de frayeur.*)

JOURDAIN.

Ah! mon Dieu!

MICHEL.

Pardon, mille pardons.

JOURDAIN.

Oui, vous disiez bien vrai; nous sommes des fripons.

MICHEL.

Qu'exigez-vous de nous? car je suis dans des transes...

DAIGLEMONT.

Si vous n'abandonnez moitié de vos créances...

MICHEL.

Oh! je vous le promets.

JOURDAIN.

Et moi j'en fais le vœu.

MICHEL.

Nous vous obéirons.

DAIGLEMONT.

N'y manquez pas. Adieu.

SCÈNE VI.

JOURDAIN, MICHEL.

MICHEL.

Est-il parti?

JOURDAIN.

Vraiment, tâchez d'y voir vous-même.

MICHEL.

Je ne puis revenir de ma frayeur extrême;
Car c'étoit lui, bien lui.

JOURDAIN.

Vous faisiez l'esprit fort,
Pourtant; vous prétendiez...

MICHEL.

Je vois que j'avois tort.

JOURDAIN.

Sûrement vous l'aviez; et voilà bien qui prouve
Qu'il faut croire...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DAIGLEMONT. *Un Valet l'éclaire; on releve les lampes.*

M. DAIGLEMONT.

Ah! Messieurs, ici je vous retrouve?...
Vous étiez sans lumiere?

MICHEL.

On nous en a défaits.

M. DAIGLEMONT.

J'ai cru ma fille ici.

JOURDAIN.

Monsieur, sans nuls délais,
Nous voulons avec vous finir, coûte qui coûte.

M. DAIGLEMONT.

J'offre toujours moitié; l'acceptez-vous?

MICHEL.

Sans doute.

M. DAIGLEMONT.

J'ai vos sommes en or; je vais vous les payer.

JOURDAIN.

Faites-nous le plaisir de nous expédier.

MICHEL.

Je vous rends le billet.

JOURDAIN.

Moi, la reconnoissance;
Tenez, j'avois au bas mis mon acquit d'avance.
Nous avons fait; partons. S'il revenoit!

M. DAIGLEMONT.

Eh! qui?

MICHEL.

Votre neveu.

M. DAIGLEMONT.

Comment ?

JOURDAIN.

Son ame en ce lieu-ci
Revient ; nous l'avons vue ; elle étoit furibonde !

MICHEL.

Pour nous faire du tort, venir de l'autre monde !

M. DAIGLEMONT.

Mais comptez donc votre or.

MICHEL.

Il n'en est pas besoin.
Adieu.

JOURDAIN.

Nous voudrions être déjà bien loin.

M. DAIGLEMONT.

Adieu, Messieurs.

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT *seul.*

Eh ! mais, qu'est-ce qu'ils veulent dire ?
Que mon neveu revient ? Sont-ils dans le délire ?
Si je n'étois bien sûr de son trépas !... Mais quoi ?
Le remords peut chez eux avoir produit l'effroi ;
Ou bien ils font exprès un conte... J'en profite
En tout cas... Et de deux toujours dont je suis quitte.

SCÈNE IX.

M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Monsieur, c'est une lettre ; elle est pour vous, je croi.

M. DAIGLEMONT.

A Monsieur Daiglemont. C'est mon nom ; c'est pour moi.
Oui.

L'HOTESSE.

Monsieur est toujours satisfait de son gîte ?

M. DAIGLEMONT.

Très-satisfait.

L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Pardon ; je me sauve bien vîte.
Il m'arrive du monde, et notre état prescrit...
Adieu, Monsieur.

M. DAIGLEMONT.

Adieu.

SCÈNE X.

M. DAIGLEMONT *seul.*

Qu'est-ce donc qui m écrit?
Et qui diantre déjà me sait dans cette ville?

(Il lit la lettre.)

« *Pour moi c'est un plaisir, cousin,*
» *De trouver à vous être utile ;*
» *Votre lettre de ce matin*
» *M'apprend qu'en ce moment, pour ranger vos affaires ;*
» *Quinze cents francs vous seroient nécessaires* ».
Se moque-t-on de moi? Je n'ai besoin de rien.
» *On vous voit rarement, et cela n'est pas bien.*
» *Ne négligez donc plus un parent qui vous aime.*
» *Votre argent est tout prêt ; si vous voulez l'avoir,*
» *Vous viendrez le chercher vous-même ;*
» *C'est ma condition. Venez souper ce soir.*
» *Votre cousin Dortis* »... Eh ! mais... Est-il possible?
Oui ; c'est pour mon neveu ; la chose est très-visible...
Mon neveu? ... Ce matin? ... Il ne seroit pas mort?
J'en serois bien content ; mais le tour seroit fort ;
Je saurois l'en punir d'une façon sévere.
Ces Messieurs qui l'ont vu ne m'étonnent plus guere.
Voici fort à propos le fripon de valet ;
Le drôle est, à coup sûr, confident du secret.

SCÈNE XI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Viens, maraud ; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS.

Moi, Monsieur? vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

La chose est éclaircie ;

Mon neveu n'est pas mort.

DESCHAMPS.

Il n'est pas mort, Monsieur ?

En êtes-vous bien sûr ? Se peut-il ? Quel bonheur !

M. DAIGLEMONT.

Tu le sais mieux que moi, coquin, qu'il vit encore.

DESCHAMPS.

Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT.

Maître fourbe, à l'instant tu vas tout déclarer,
Ou bien sous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS.

Puisque vous vous fâchez, Monsieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, pendart, il faut demeurer, et tout dire.
Je pénètre à présent votre complot caché.
Parle, ou tu n'en seras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS.

Monsieur, à deux genoux je vous demande grace.

M. DAIGLEMONT.

De tes mauvais discours à la fin je me lasse.

DESCHAMPS *parle alternativement très-bas et très-haut*

Bas. *haut.*

Monsieur, écoutez-moi. -- Monsieur, en vérité,

bas.

Je ne sais rien du tout. -- Venez de ce côté.

haut.

-- Mon Maître est bien défunt. -- Il se porte à merveille.
-- Rien n'est plus vrai.-- J'ai peur qu'il ne prête l'oreille.
-- Je dois bien le savoir ; j'ai suivi son convoi.
-- S'il entendoit un mot, ce seroit fait de moi.
-- Faut-il, si jeune encor, que la mort nous l'arrache ?
Ah ! -- Dans ce cabinet, il est là qui se cache.
-- Vous m'interrogeriez ainsi jusqu'à demain.
-- Parlez à votre tour. -- Non, Monsieur, c'est en vain ;
Je ne sais pas tromper. -- Grondez-moi, je vous prie.

M. DAIGLEMONT.

Fourbe !

DESCHAMPS *bas.*

Plus haut.

M. DAIGLEMONT.

Coquin !

DESCHAMPS *bas.*

Bien : entrez en furie.

M. DAIGLEMONT,

haut. *bas.*

Je m'en vais t'assommer. -- Pour mieux cacher ton jeu,
N'est-il pas à propos que je te rosse un peu ?

DESCHAMPS *bas.*

Eh ! non ; je ne crois pas ce point-là nécessaire.

M. DAIGLEMONT.

bas. *haut, en le rossant.*

Si ; cela fera bien. -- Tiens ; voilà ton salaire.

DESCHAMPS.

Aïe ! aïe !

M. DAIGLEMONT.

Mais je saurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS.

Je ne vous cache rien.

M. DAIGLEMONT.

Paix ; va-t-en me chercher
Monsieur de Folleville ; ici je vais l'attendre :
Dis-lui que je le prie au plutôt de s'y rendre.

DESCHAMPS.

bas.

Oui, Monsieur. -- N'allez pas, trahissant mon secret,
Déclarer que c'est moi qui vous ai mis au fait.

M. DAIGLEMONT.

Non.

DESCHAMPS.

Chassez-moi bien haut.

M. DAIGLEMONT.

Sors vite, ou je t'assomme.

DESCHAMPS.

Mon Dieu ! peut-on traiter si mal un honnête homme ?

SCÈNE XII.

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Le drôle n'est pas sot. Mais qui vient en ces lieux ?
C'est ma fille. Tantôt elle avoit l'air joyeux ;
Elle rioit. Peut-être elle est d'intelligence :
Elle m'auroit trompé ! ... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu... Te voilà, mon enfant ?

JULIE *à part.*

Mon pere est toujours-là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment ;
Ta gaîté me paroît tout à fait revenue.

JULIE.

Pas encor ; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je sais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir.
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi, mon pere ?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, et dans peu ; j'ai trouvé ton affaire.
Ton cousin Daiglemont est mort ; il a bien fait.
Veux-tu que je t'en fasse en deux mots le portrait ?
C'étoit un étourdi, sans regle, sans conduite ;
Le drôle à la misere enfin t'auroit réduite ;
C'est un très-grand bonheur pour toi qu'il ne soit plus.
Je te trouve un parti de trente mille écus,
Garçon prudent, rangé ; d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu ? Ce plan doit te sembler agréable.

JULIE.

Mais, mon pere...

M. DAIGLEMONT.

Hein ! Cela paroît t'embarrasser.

Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrois m'embrasser.
Est-ce que j'ai mal fait ?

JULIE.

Ces offres sont fort belles ;
Je sens, comme je dois, vos bontés paternelles ;
Mais mon cousin et moi nous devions être unis ;
Je m'en flattois déjà ; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien ; mais il est mort, et ce seroit folie...

JULIE.

Non, non, ne pensez pas qu'un instant je l'oublie.
Mon cœur, toujours constant, lui jure devant vous,
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce serment-là, vraiment est pathétique et tendre ;
On diroit qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille est folle ; elle l'est tout à fait.

JULIE.

Mais s'il n'étoit pas mort ?

M. DAIGLEMONT.

La friponne est au fait.
haut.
Quoi ! s'il n'étoit pas mort ? Saurois-tu quelque chose
Qui te fit soupçonner ?...

JULIE.

Mais enfin je suppose...

M. DAIGLEMONT.

Tu supposes très-mal. Eh ! mais, j'aimerois fort
Qu'il se donnât les airs de ne pas être mort.
Quand nous l'avons pleuré, quand sa perte assurée
M'a causé des regrets, et t'a désespérée !
Et son enterrement que j'ai payé, parbleu,
Et fort cher, selon toi, ce seroit donc un jeu ?
Mon neveu m'auroit pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécille et crédule ?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué ?
Malheur à qui m'auroit de la sorte joué !

SCÈNE XIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT *à Folleville.*

(à Julie.)

Ah ! ah ! c'est vous, Monsieur ? Tu sors ?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.

(à Folleville.)

Non, reste. — Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel et Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.

Oui ?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais comment diable
S'est opéré soudain ce prodige incroyable ;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes frippons
Convertis tout à fait, et doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'est affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, et pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce sont, pour la plupart, des gens durs, tracassiers...

M. DAIGLEMONT.

Comment ? Ils ont grand tort d'être si difficiles !
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon est bien mort dans vos bras ;
Vous m'avez en détail raconté son trépas ;
Vous m'avez envoyé son extrait mortuaire,
Et ce n'est pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête et trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.

à part. *haut.*

Sommes-nous découverts ? — A ce langage-là...

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous êtes très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication sera facile à croire,
Et tournera sur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont
Écrivoit à Dortis, et Dortis lui répond.
Par hasard en mes mains cette lettre est venue.

FOLLEVILLE.

Monsieur ! ...

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez; la fraude est reconnue ;
Il n'est plus temps ici de rien dissimuler ;
Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avourez bien que cette espieglerie,
A parler franchement, passe la raillerie.
Comment avez-vous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainsi dans un chagrin motrel ?
De supposer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il est mille fois plus blâmable lui-même...

FOLLEVILLE *avec vivacité.*

Lui, Monsieur.

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, se perd ;
C'est peu ; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi se prête à votre affreuse ruse ;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuse :
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée est injuste et l'offense.

M. DAIGLEMONT.

Eh ! ma fille, est-ce à vous de prendre sa défense?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez...

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je suis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monsieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il est trop coupable ;
A pallier ses torts il ne faut point songer.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger ;
Aux travers de l'esprit aisément on fait grace ;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les passe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire aussi mon malheur ?

FOLLEVILLE.

Monsieur, vous m'accablez de honte et de douleur.
Je dois justifier mon ami ; c'est moi-même
Qui fus, sans son aveu, l'auteur du stratagême ;
Il le sait d'aujourd'ui : ses plaintes m'ont appris,

Que s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui ; lui-même tantôt il me l a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah ! Monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espere,
Je vous ai, je le sens, vivement offensé ;
Je dois en convenir, je suis un insensé,
Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite.
Malheureux que je suis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je sois puni ; c'est moi qui vous en presse ;
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre ame est si bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCÈNE XIV *et derniere.*

LES MÊMES, DAIGLEMONT *sort du cabinet, et se présente à son oncle d'un air humilié.*

Ah ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous saviez combien ceci m a fait souffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous, mais du moins ne m ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. *(aux deux jeunes gens.)*
Je me moquois de toi.-- Qu'aucun de vous n'oublie,
Messieurs, que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(à Folleville.)
Je vous r[illegible]ettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont [illegible] consens, épousera ma fille.
L'un et l autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit. Mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN.

Que s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui ; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah ! Monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espere,
Je vous ai, je le sens, vivement offensé ;
Je dois en convenir, je suis un insensé,
Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite.
Malheureux que je suis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je sois puni ; c'est moi qui vous en presse ;
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre ame est si bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCÈNE XIV *et derniere.*

LES MÊMES, DAIGLEMONT *sort du cabinet, et se présente à son oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous saviez combien ceci m'a fait souffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous, mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT, *à Julie.* *(aux deux jeunes gens.)*

Je me moquois de toi. -- Qu'aucun de vous n'oublie,
Messieurs, que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(à Folleville.)
Je vous re[illegible]ettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont [illegible] y consens, épousera ma fille.
L'un et l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit. Mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN.

Que s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui ; lui-même tantôt il me l a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah ! Monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espere,
Je vous ai, je le sens, vivement offensé ;
Je dois en convenir, je suis un insensé,
Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite.
Malheureux que je suis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je sois puni ; c'est moi qui vous en presse ;
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre ame est si bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCÈNE XIV *et derniere.*

LES MÊMES, DAIGLEMONT *sort du cabinet, et se présente à son oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous saviez combien ceci m a fait souffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous, mais du moins ne m ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. *(aux deux jeunes gens.)*
Je me moquois de toi. -- Qu'aucun de vous n'oublie,
Messieurs, que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(à Folleville.)
Je vous re[illegible]ettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont [illegible] consens, épousera ma fille.
L'un et l autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit. Mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN.

Que s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui ; lui-même tantôt il me l a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah ! Monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espere,
Je vous ai, je le sens, vivement offensé ;
Je dois en convenir, je suis un insensé,
Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite.
Malheureux que je suis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je sois puni ; c'est moi qui vous en presse ;
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre ame est si bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne

SCÈNE XIV *et derniere.*

LES MÊMES, DAIGLEMONT *sort du cabinet, et se présente à son oncle d'un air humilié.*

Ah ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous saviez combien ceci m a fait souffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous, mais du moins ne m ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. *(aux deux jeunes gens.)*
Je me moquois de toi. -- Qu'aucun de vous n'oublie,
Messieurs, que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(à Folleville.)
Je vous re[mettrai] bien avec votre famille ;
Daiglemont, [j'y] consens, épousera ma fille.
L'un et l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit. Mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN.